

TOUJOURS VERS LA MER

par

HANS MAARTEN
VAN DEN BRINK

Traduit du néerlandais par Dorian Cumps et les étudiantes de Master en Études néerlandaises (2013) à la Sorbonne.

Journaliste de formation, aujourd'hui directeur de société dans le domaine de la communication, Hans Maarten van den Brink (° 1956) s'est fait connaître auprès du public francophone au début des années 2000 lorsque deux de ses romans, *Sur l'eau*¹ et *Cœur de verre*², ont été publiés chez Gallimard. Dans la foulée de ces deux traductions, dont la première obtint un succès mérité, l'auteur sut convaincre son éditeur de faire découvrir en français l'œuvre singulière de Nescio (1882-1961)³; en 2005 sortit le recueil *Le Pique-Assiette et autres récits*⁴, accompagné d'une postface de la main de Van den Brink.

D'une grande subtilité stylistique, le court roman *Sur l'eau* peut désormais être considéré comme l'un des classiques de la littérature de langue néerlandaise contemporaine; la relation emblématique de l'homme à l'eau dans l'histoire culturelle néerlandaise y est traitée par l'intermédiaire inhabituel de la compétition sportive, la pratique de l'aviron instaurant un fragile et paradoxal équilibre entre l'effort et l'exploration des limites humaines, ainsi que l'amitié et la solidarité qui peuvent en résulter, et la force insaisissable de la nature telle que l'incarne l'élément liquide; la position des rameurs, le dos tourné au sens de la course, renforce encore l'image d'une épreuve face à l'inconnu et à l'incertitude de la destinée, sur fond de Seconde Guerre mondiale. L'intrigue de *Cœur de verre* s'inspire quant à elle de la transformation de l'élément liquide à l'état solide: le verre, matière dure et compacte mais également frêle et diaphane au risque d'une rupture fatale, se prête aux créations chimériques d'un architecte moderniste et à la métaphore de l'incertitude des relations humaines.

En 2002 parut aux Pays-Bas *Langs het water* (Le long de l'eau), une anthologie consacrée à la relation à l'eau dans la vie intime des Néerlandais, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'*Unie van Waterschappen* (l'équivalent des wateringues dans le Nord - Pas-de-Calais). Fort du succès de ses deux romans, H. M. van den Brink y fut invité à représenter parmi les provinces néerlandaises sa région d'origine, la Hollande-Méridionale (l'auteur a grandi à Oegstgeest, près de Leyde). La trame conceptuelle de ce recueil original et inspiré s'appuie sur des anecdotes ou des souvenirs liés à l'eau, prétextes à une large ouverture sur l'imaginaire. L'auteur y évoque son enfance à Katwijk, le lien familial avec l'Allemagne, dans la

continuité du cours du Rhin et met en récit deux thèmes centraux de son univers romanesque: le besoin de s'évader, de voyager pour mieux retrouver ses racines et l'écriture comme moyen d'accès à la connaissance de soi.

L'eau du Rhin coule huit fois à travers le corps de ses riverains avant d'achever son cours et d'atteindre la mer. J'ignore si cela est vrai; cela l'a-t-il jamais été ou ce pourrait-il le devenir un jour? C'est en tout cas ce qu'on m'a raconté à l'école et je ne l'ai jamais oublié.

Pour l'occasion, les combles de mon école avaient été entièrement occultés. Des pièces de caoutchouc noir pendaient devant les fenêtres; sous le soleil de midi, cela sentait la guerre que je n'ai connue que par des histoires. Les couleurs du film qu'on nous a montré étaient ternes et peu naturelles, comme si elles avaient été retouchées avec un feutre de mauvaise qualité. Ou ai-je la mémoire défaillante? Ce qui est certain c'est que l'instituteur actionnait un projecteur dont le bruit peu rassurant couvrait les plans les plus calmes du spectacle. Dans ces passages, on ne voyait ni les personnages, ni leurs activités; le rôle principal était réservé à l'eau s'écoulant sans interruption. À l'aube, enveloppée dans la brume matinale. Ou se reflétant dans une lumière crépusculaire lorsque les travailleurs s'en étaient retournés chez eux et que les couleurs paraissaient encore moins naturelles. Mais à nouveau c'est peut-être là le fruit de mes souvenirs incertains. Parfois, lorsque je contemple une rivière paisible, je suis perturbé par un léger bruit dans ma tête que je ne peux identifier, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il s'agit de ce foutu projecteur et que je cherche le bouton du grotesque appareil pour l'éteindre.

Le film voulait inculquer les mérites de la gestion et de l'épuration des eaux aux petits habitants du delta. Mais plus encore que la mécanique robuste des écluses, que la fiabilité des digues dormantes ou en activité et que les filtres à gravier qui devaient purifier les eaux usagées pour les rendre propres à la consommation, ce fut le nombre qui m'impressionna: tous ces pêcheurs, ces gardiens de digues, ces capitaines de remorqueurs et ces dockers, sans oublier les ouvriers des usines et quantité de gens ordinaires, buvaient la même eau. Non pas séparément, mais l'un après l'autre, le même liquide. Un peu comme s'ils se transmettaient le même verre, de la main à la main, de la bouche à la bouche, dans tout le bassin du fleuve. À cette époque, on disait de l'eau courante à Rotterdam qu'elle avait si mauvais goût qu'on ne pouvait même pas l'utiliser pour faire du café ou du thé. Cela ne me surprit pas du tout. Combien d'Allemands ne l'avaient-ils pas déjà bue! Pas étonnant donc que le verre étincelant de propreté au liquide clair, exhibé dans le film, ne ressemblait nullement à l'eau des fleuves et des canaux, des fossés et des cours d'eau omniprésents en Hollande.

Le Rhin que je connaissais était trouble et s'écoulait lentement dans la mer aux environs de Katwijk-aan-Zee, après avoir traversé de hautes écluses de pierre. Du coup, c'était comme si le fleuve avait été retenu au dernier moment pour être contrôlé sans ménagement. Ne transportait-il pas de la contrebande? Et connaissait-on les dangers de la haute mer? Un geste superflu pour un fleuve qui s'écoulait depuis si longtemps; ce n'était pas pour rien qu'il s'était affranchi de son cours principal dans la Betuwe et se trouvait dès lors affublé du sobriquet de «Vieux Rhin». En outre, il avait contemplé tellement d'estomacs humains de l'intérieur!

Ce vieux bonhomme de fleuve à la retraite était absent du film, mais je possède une photo où l'on me voit près de son embouchure. C'est l'été 1959 et je n'ai pas encore trois ans. Je porte un slip de bain blanc tacheté de bleu, de l'eau jusqu'aux genoux, la mer à perte de vue derrière moi. Au premier plan, des vaguelettes blanches lèchent une plage invisible. Je tiens une petite pelle à la main avec laquelle je m'asperge la tête d'eau. Sur le cliché, il y a depuis plus de quarante ans

une bourrasque immobile de gouttelettes entre ma main et les vagues. La photo en noir et blanc est restée intacte: l'absence de couleur rend le souvenir comme le papier bien plus fiables.

Je ne sais pas qui l'a prise, ni qui se tenait à côté du photographe. Sans doute ma mère ou mon père. Ou peut-être, cela est tout à fait possible, ma grand-mère allemande. Elle venait nous rendre visite deux fois l'an. Elle arrivait toujours en taxi, ce qui ne manquait pas de faire impression; dans ses bagages, elle emmenait une tartine de pain aigre avec des bâtonnets de sucre candi. Quand il faisait beau, elle nous accompagnait à la plage. Dans le tramway bleu, le long de l'imposant institut pour malades mentaux, à travers les prosaïques champs de tulipes jusqu'au front de mer à Katwijk, où les oyats frémissaient doucement. Dans les dunes, les blockhaus avaient été abandonnés il n'y a pas si longtemps et il arrivait encore qu'un patriote indique la mauvaise direction à un touriste allemand. En revanche, c'est par amour-propre bien intentionné que des familles entières bivouaquaient l'été dans leurs caves, afin de louer leurs salles à manger et leurs chambres. À Katwijk, les familles étaient très chrétiennes, très affamées et avaient des ribambelles d'enfants. À la plage, les gens restaient habillés comme ma grand-mère. Trouver son chemin dans le village était fort simple. À côté du phare, il y avait la mer et, en venant d'Allemagne, on pouvait en cas de doute consulter le Rhin, lequel se fichait pas mal de l'histoire. D'ailleurs, ma grand-mère ne faisait partie ni des anciens occupants ni des touristes, elle était tout simplement avec nous. J'ai toujours été séduit à l'évidence qu'elle fut l'une de ces huit buveurs d'eau.

En effet, la route qui menait à sa demeure suivait le cours du Rhin. Lorsque nous le remontions pour aller en Allemagne, nous emportions du beurre, du fromage et du café pour ces pauvres Allemands. La maison se trouvait au sommet d'une colline. De la fenêtre de la chambre d'amis, je regardais avec mes frères en direction de la vallée étroite et rocheuse, telle une gorge serpentant entre des forêts étendues. Les bois étaient sombres et silencieux, la vallée animée. Toute l'activité se déroulait obligatoirement entre les parois des falaises et, depuis notre grenier, nous observions attentivement le va-et-vient, armés d'un bloc-notes et d'une paire de jumelles. Au crépuscule, nous nous montrions les trains de voyageurs qui passaient des deux côtés du fleuve. Nous en comptions les voitures, faisons la même chose pour les trains de marchandises invraisemblablement longs et imaginions des compétitions entre les deux rives. Nous étions arrivés dans un compartiment aux relents de moisi de l'un de ces trains et repartirions de même trois semaines plus tard. Au-dessus des banquettes de velours, des cartes postales étaient immanquablement accrochées, sur lesquelles on n'apercevait pas une seule goutte d'eau. Mais même les trains avaient besoin de l'eau, la vallée en apportait la preuve. Ils suivaient sagement le tracé érodé par le Rhin. Le fracas de centaines de roues en acier résonnait entre les falaises pour atteindre finalement la haute fenêtre où nous étions postés. Ce n'était pas tout. Il y avait aussi des engins agricoles qui revenaient des vignobles, ainsi que des éclats de voix en provenance du jardin et des balcons. Et de mystérieux oiseaux nocturnes qui venaient de se réveiller. Sur l'eau, on pouvait encore entendre le sifflet à vapeur des bateaux à aubes blancs qui se frayaient majestueusement un chemin parmi les péniches sillonnant les flots, si chargées que des vagues arrosaient leurs bordages; tous croisaient de fougueux petits bateaux-mouches qui s'agitaient en tous sens lorsqu'ils tentaient d'accoster; leur personnel actionnait furieusement une cloche en cuivre au moment du départ. Les bateaux à roues s'appelaient Allemagne ou Bismarck; les péniches Espoir ou Les Trois Sœurs. Nous notions également ces noms. Lorsque le crépuscule était tombé et que le bac pataud avait terminé sa dernière navette entre les deux rives désormais séparées jusqu'au matin suivant, on ne voyait plus que les lumières des bateaux, des trains et des voitures. En dehors des bruits familiers, on entendait des sons difficiles à déterminer. Mais lumières, mouvements et sons s'adaptaient d'une façon ou d'une autre au fleuve.

Sans en être conscient, je découvris pendant ce temps passé au grenier une des qualités les plus importantes et les plus étonnantes de l'élément liquide. L'eau, elle-même fugitive et sans cesse en mouvement, définit le caractère d'un paysage beaucoup plus que ne le feraient la montagne, la forêt, la plaine ou la vallée. Une montagne n'est rien de plus qu'elle-même, elle reste où elle est, et une plaine, abandonnée à elle-même, s'étend toujours sur la surface exacte qui lui est destinée. Sauf si l'eau s'en mêle. Elle impose sa loi tout en étant insaisissable; elle semble s'adapter aux circonstances, mais ce sont toujours les événements qui s'accommodent à elle. L'eau a tout son temps; elle est à la fois palpable et impalpable, car le fleuve ne charrie jamais la même eau; l'eau est le temps et a dès lors toujours raison.

C'est pourquoi cet élément qui est à la fois très fiable et particulièrement traître, possède en même temps toutes les couleurs et n'en a aucune. L'eau est bleue, verte, grise et mauve. J'ai également vu de l'eau rouge et de l'eau dorée. De l'eau argentée est même un phénomène très courant. Si la mobilité de l'eau détermine son caractère, sa polychromie représente sa mémoire. D'après moi, il n'y a pas beaucoup de différence entre caractère et mémoire. Essayez de photographier le débit de l'eau. Vous obtiendrez un instantané des abords d'une rivière.

Au printemps, nous avons enterré ma grand-mère. Elle passa la dernière partie de sa vie dans une maison sur les quais. Lorsqu'elle se promenait prudemment, elle apercevait sur les façades des marques millésimées rappelant la hauteur atteinte par l'eau tel ou tel printemps. Elle avait connu la plupart de ces années, car elle avait vécu sur trois siècles. À une occasion, le fleuve, à cet endroit encore jeune et fougueux, pénétra non seulement dans les maisons des quais, mais les vagues déferlèrent à travers portes et ruelles jusqu'au bord de la place de l'église, où les paroissiens parvinrent de justesse à garder les pieds au sec. Cela également, elle s'en souvenait, car ma grand-mère était très croyante.

Elle passa les dernières années de sa vie couchée devant la fenêtre, les yeux le plus souvent clos. En bas de chez elle accostaient les bateaux de touristes transportant des excursionnistes hollandais visitant la vallée du Rhin. Les bateaux de fret lourdement chargés continuaient à labourer les flots vers l'amont; lorsqu'ils redescendaient le fleuve, ils paraissaient incroyablement rapides et surélevés. Espoir et Persévérance. Gertrude III. Les Deux Frères. Sa peau était parcheminée. Elle donnait l'impression d'être si légère qu'elle semblait flotter comme un petit bateau de papier sur un étang. Longtemps avant son dernier soupir, elle tenait ses mains jointes en permanence.

Elle a été inhumée dans une terre dure et c'est bien ainsi. Mon grand-père l'y attendait déjà depuis près d'un demi-siècle; tous ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants se rassemblèrent en un cercle ordonné autour de la tombe fraîchement creusée. Mais dans mes pensées je lui ai attribué un second départ. Au crépuscule, lorsque le cortège funèbre s'en était allé, je fus le seul à apercevoir un petit bateau se déliant de ses amarres, au quai près de sa maison. Le rafiota navigua vers le milieu du fleuve, n'ayant plus à tenir compte des autres bateaux; là, il débuta lentement son dernier voyage vers la mer. De ma grand-mère, il ne restait plus grand-chose d'autre qu'un sourire; elle était désormais une ombre entièrement transparente. Toutefois, au fur et à mesure du voyage, chacun la reconnut. L'être humain est composé en grande partie d'eau; c'est pourquoi on la salua des deux rives du Rhin et dans les deux pays. De-ci de-là on pouvait entendre des cris de joie au passage de la frêle embarcation et parfois même une chanson qu'elle avait fredonnée dans sa jeunesse. Paysans et ouvriers, hommes et femmes, employés et écoliers et même des bambins à peine sortis de leurs couches levaient leur verre d'eau claire pour signifier qu'ils voulaient boire une dernière fois en son honneur.

Évidemment, sa chaloupe choisit le Vieux Rhin à hauteur de Tiel. Lentement, elle parcourut les derniers kilomètres à travers les polders. Des pontiers saluèrent avec leur

casquette. À Katwijk, les énormes portes des écluses s'ouvrirent lentement en silence. Avec la marée, le bateau fut finalement happé par les flots. Dès lors, il se dissipa avec sa passagère dans l'eau et dans l'air. J'attendais dans cette eau qui atteignait mes maigres genoux, dans mon petit slip de bain, avec ma petite pelle, sous les traits de mon plus jeune fils, que je photographie à l'instant.

Extrait de *Langs het water. Nieuwe verhalen van Nederlandse auteurs* (Le long de l'eau. Nouveaux récits d'auteurs néerlandais), récits choisis par Marga Kool, Atlas, Amsterdam - Anvers, 2002, pp. 141-149.

Notes :

- 1 Titre original : *Over het water*. La traduction française, signée Anita Concas, est parue en 2000.
- 2 Titre original : *Hart van glas*. La traduction française, signée Anita Concas, est parue en 2002.
- 3 Voir *Septentrion*, XXXIV, n° 3, 2005, pp. 3-11.
- 4 La traduction française était signée Danielle Losman.